

# Le CAFÉ-PHILO du RUCHER

25 AVRIL 2024



## QUEL REFUGE POUR L'HUMANITÉ?

### *Nolite te Salopardes Exterminatur!*

Chaque génération, sans doute, se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le fera pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde se défasse. Héritière d'une histoire corrompue où se mêlent les révolutions déchuës, les techniques devenues folles, les dieux morts et les idéologies exténuées, où de médiocres pouvoirs peuvent aujourd'hui tout détruire mais ne savent plus convaincre, où l'intelligence s'est abaissée jusqu'à se faire la servante de la haine et de l'oppression, cette génération a dû, en elle-même et autour d'elle, restaurer, à partir de ses seules négations, un peu de ce qui fait la dignité de vivre et de mourir. Devant un monde menacé de désintégration, où nos grands inquisiteurs risquent d'établir pour toujours les royaumes de la mort, elle sait qu'elle devrait, dans une sorte de course folle contre la montre, restaurer entre les nations une paix qui ne soit pas celle de la servitude, réconcilier à nouveau travail et culture, et refaire avec tous les hommes une arche d'alliance.

Albert CAMUS, *Discours de réception du prix Nobel de littérature* (Suède, 1957)

### 1- Qu'est-ce qu'un refuge?

#### *Définition*

- Lieu où l'on se réfugie pour échapper à un danger.
- Lieu où se rassemblent des personnes qui s'y sentent acceptées.
- Abri (de haute montagne) contre les intempéries.

#### *Analogique*

- Abri, asile, retraite, sanctuaire, antre.
- Lieu tranquille, oasis, retraite, havre, port, réceptacle.
- Ce qui reconforte, protection, recours, remède, ressource, secours, soutien.

### 2- Pourquoi ressentons-nous le besoin de se réfugier?

- Pour échapper à un danger
- Pour se sentir en sécurité

- Pour se sentir accueilli
- Pour se protéger des intempéries

Deux caractéristiques : la peur (la paranoïa apocalyptique, l'éco-anxiété) et la sécurité (le réflexe de la bulle protectrice).

Ma question de *bad cop* : que veut-dire humanité si chacun est dans son propre refuge? Ma position de *bad cop* : **il n'y a pas vraiment de refuge**. Nous nous illusionnons, nous nous mentons. Et j'irais plus loin encore, si c'est possible : **je ne vois pas de solution**.

\*

## La guerre

J'étais externe au collège St-Paul (aujourd'hui cégep Bois-de-Boulogne) lorsqu'éclata la crise des missiles de Cuba, du 14 octobre au 27 octobre 1962, affrontement diplomatique et militaire direct entre les États-Unis et l'Union soviétique. Durant la crise, on nous faisait faire des exercices en cas d'attaque nucléaire; il s'agissait au son de la cloche d'alarme de se cacher le plus rapidement possible sous nos bureaux. Et d'attendre : **sous nos bureaux**.

Le job du militaire est, par définition, d'éliminer l'adversaire. Le paradoxe est qu'on n'arrivera jamais à éliminer le militaire. En 1954, sous la présidence du général Eisenhower, les États-Unis ont conçu le plan de frapper toutes les villes d'URSS et de Chine avec des bombes H. On estimait alors que près de 225 millions de personnes seraient tuées sur le coup, pour atteindre ensuite 350 millions pour ces deux pays. Cependant, le total grimpeait à 650 millions, compte tenu des retombées radioactives sur les pays limitrophes. En 1954, c'était 24% des 2,7 milliards d'habitants sur la Terre. Ce plan a été sérieusement envisagé par les militaires états-uniens pendant plusieurs années. *Drop the bomb!* disait le colonel renégat Kurtz dans le film (1979) de Coppola *Apocalypse Now!*

Depuis août 1945, alors que les États-Unis –le seul pays dans l'histoire à avoir utilisé des armes de destruction massive– ont bombardé Hiroshima et Nagasaki, sept autres États souverains détiennent officiellement des armes nucléaires : la Russie (1949), le Royaume-Uni (1952), la France (1960), la Chine (1964), l'Inde (1974), le Pakistan (1998) et la Corée du Nord (2009).

Et voilà que la guerre froide et la violence militaire sont pires que jamais. L'analyste Daniel Ellsberg (1931-2023), qui avait divulgué en 1971 des documents confidentiels sur la planification de la guerre au Vietnam, appelés par la suite les *Pentagon Papers*, dit ceci dans une interview en 2021 : *I do have to say now, in this point in my life, the chance of actually affecting things is even lower than I once thought it was.*

Si toutes celles et tous ceux présents ici ce soir croient qu'une guerre nucléaire décimerait la très grande majorité de notre civilisation, et qu'on y ajoute en plus les impacts inévitables et délétères de la destruction de l'environnement causée par l'espèce humaine, alors quel refuge pour l'humanité? Dans le roman de Liu Cixin *The Three Body Problem* (2024), la prémisse est qu'aucun ordinateur ne peut prédire les trajectoires et les vitesses respectives

de trois objets célestes gravitant les uns avec les autres. Or, pour chacun des soleils, il y a le chaos et le chaos détruit toute civilisation.

## **Notre civilisation est maintenant devenue incapable de prédire et de corriger les problèmes qu'elle a elle-même créés**

\*\*

### **La paranoïa**

J'ai traversé l'adolescence avec la paranoïa au cul. Deux ans après la crise des missiles cubains, Bob Dylan commençait son poème *It's all right Ma, I'm only bleeding* avec ces images apocalyptiques :

*Darkness at the break of noon Shadows even the silver spoon  
The handmade blade, the child's balloon Eclipses both the sun and moon  
To understand you know too soon There is no sense in trying*

Lorsque que l'on réfléchit le moins à la situation actuelle de l'état du monde, lorsqu'on analyse la place et l'impact des êtres humains sur la Terre, on n'a guère le choix que d'en tirer des scénarios anticipatoires et alarmistes, basés non seulement sur le rationnel, mais aussi sur l'intuitif et même l'émotif. Et même sur l'irrationnel. Pourtant, ma paranoïa est aussi légitime que celles des scientifiques, des écologistes ou des complotistes. C'est, dans tous les cas, une question d'interprétation des faits qui peut poser problème. Dans la tragédie grecque, la paranoïa signifiait à l'origine quelque chose qui est en dehors de l'entendement : *To understand you know too soon There is no sense in trying!*

\*\*\*

### **Le refuge**

La peur et l'angoisse font partie de la nature humaine. On peut très bien supposer que le néanderthalien et par la suite le *sapiens* vivaient la peur et l'angoisse au quotidien dans leur lutte pour la survie. Ils ont trouvé refuge dans des cavernes, dans le haut des arbres, et autour d'un feu. Puis, ils se sont construit des abris.

Trouver refuge est un réflexe de survie, même chez les animaux. Tous les animaux doivent nécessairement sortir de leur refuge pour survivre. Ils n'ont pas le choix : ils doivent bouffer. Tout vivant a la volonté de vivre! Le lièvre retournera à sa tanière tant que sa tanière sera là. L'aigle reviendra à son nid si son nid est encore là. Si la tanière ou le nid sont détruits par un feu de forêt ou par la débusqueuse de la compagnie forestière, peut-être en trouveront-ils d'autres, ailleurs. Mais peut-être que non.

Le problème réside en ce que la civilisation humaine, plus qu'à toute autre époque auparavant, est obnubilée par un faux sentiment de sécurité, cette conviction nébuleuse

qu'on peut être protégé de tout ou, du moins, qu'on le devrait. C'est une illusion entretenue par les idéologies économiques, politiques et religieuses, par la propagande et la publicité. Pourtant, il n'y a pas de refuge permanent. Tout peut s'effondrer, comme les tours du *World Trade Center* ou la centrale de Tchernobyl. Peut-on se réfugier contre la faim? Il y a plus de 291 millions d'humains qui présentement crèvent de faim.

Si toute l'humanité est malade, alors il ne peut y avoir de refuge. Qu'est-ce qui pourrait l'être? La Lune? Mars? Et si seulement une partie de l'humanité est saine, et l'autre malade, y aurait-il un refuge pour la première, et non pour la seconde? Ou encore, est-ce que la partie saine doit se réfugier pour ne pas être contaminée par l'autre? Alors, que veut dire humanité?

De 1940 à 1943, l'Obersturmbannführer (lieutenant-colonel) Rudolf Höss, commandant du camp d'Auschwitz, mène avec sa femme Hedwig et leurs enfants une vie normale et paisible. Il dispose d'une maison de dix pièces et d'un immense jardin fleuri, à l'ombre des murs et des barbelés, et à proximité des fours crématoires.<sup>1</sup> Un refuge peut devenir, dans certaines circonstances, d'une absolue indécence.

Je ne vois pas de refuge, sinon que fragile et éphémère. Ce qui ne veut pas nécessairement dire qu'il n'y en ait pas. Mais on ne peut pas refaire le monde. L'histoire humaine est irréversible.

\*\*\*\*

## **Le pessimisme**

J'affirme ceci: que la faillite de tous les systèmes religieux, politiques et économiques ont mis l'humanité devant une échéance. On veut bien se convaincre que nous sommes capables de gérer le risque. Mais si le risque se définit comme la probabilité d'un événement et ses conséquences, et que la gestion des risques met l'accent sur l'identification de ce qui pourrait et qui va inévitablement mal tourner, comment fait-on l'évaluation des risques si on discrédite constamment les vérités de fait au profit de mensonges intéressés? Et encore, si la mise en œuvre de stratégies pour faire face à ces risques s'avère nécessaire, comment se rallier à un projet commun alors que nous assistons à une recrudescence des clivages identitaires et des dérives nationalistes, « qui excluent au lieu de rallier, qui discriminent et polarisent au lieu d'unir ». Alors, on fait quoi? Peut-on vraiment y changer quelque chose? Peut-on imaginer un autre système? Peut-on éliminer les mensonges qui leur sont inhérents? Non.

D'où mon pessimisme...

Le pessimisme, tout comme l'optimisme, est l'expression des réactions, des points de vue, des interprétations du comment et du pourquoi une personne voit le monde. Comme tel, il

---

<sup>1</sup> Voir le film de Jonathan Glazer, *The Zone of Interest*.

varie en profondeur et en contenu selon le tempérament d'un individu, mais aussi selon ses expériences, ses valeurs et sa situation individuelle et sociale.

Il y a deux sortes de pessimisme, selon Nietzsche. Le pessimisme fataliste, pathologique, qui baisse les bras. Et le pessimisme tragique, qui est l'affirmation de la dureté de l'existence sans rien rejeter de la vie. C'est ce que Camus a compris lorsqu'il parle de la révolte face à l'absurde.

Le bateau coule pourtant. Comme le dit Amin Maalouf, dans son essai *Le naufrage des civilisations* :

Le naufrage n'est, bien entendu, qu'une métaphore. Forcément subjective, forcément approximative. On pourrait bien trouver d'autres images capables de décrire les soubresauts de ce siècle. Mais c'est celle-là qui me hante. Pas un jour ne passe, ces derniers temps, sans qu'elle ne me vienne à l'esprit.<sup>2</sup>

Sa conclusion est pessimiste parce que basée sur ce troublant constat d'échec et de dérèglement de tous les idéaux éthiques, philosophiques, politiques, religieux, technologiques, écologiques et économiques. Admettre que nous pourrions avoir une date de péremption, à tout le moins en tant que civilisation, et qu'il n'y a présentement aucune piste de solution globale satisfaisante et acceptable par tous, c'est aussi prendre conscience que tous ces systèmes idéologiques qui nous ont menés vers ce cul-de-sac ont trahi leurs propres idéaux, ces mêmes idéaux qui nous promettaient de la salvation personnelle à la justice pour tous en passant par l'égalité économique dans un supposé meilleur des mondes. Ils nous ont menti et nous ont amenés à nous mentir à nous-mêmes! Et ils ont trahi la vie.

Est-il vraiment trop tard? Certains allègueront que succomber à la tentation de l'apocalyptique, du catastrophisme et autres eschatologies complotistes, bref du pessimisme défaitiste, ne fait sûrement pas avancer les choses, c'est-à-dire est contre-productif. Et tue l'espoir. D'autres se targuant d'être réalistes répondront que tout au long de notre histoire, les pessimistes ont sonné l'alarme, mais à chaque fois, le progrès et la technologie ont permis de trouver des solutions.

Pour l'instant, mon pessimisme exprime la profonde inquiétude qu'il est extrêmement difficile sinon quasiment impossible d'entrevoir une quelconque solution sans un projet commun, sans la solidarité qui lui est nécessaire, et j'oserais même dire sans une pensée universelle, qui permettrait à chacun d'affirmer que « nous » sommes tous des membres de l'équipage du vaisseau spatial Terre.

Est-il vraiment trop tard? Si votre réponse est non, qu'est-ce qui vous poussera alors à agir? La peur? La nécessité? Peut-être. La peur et la nécessité sont de puissants moteurs, mais elles ne sont pas des idéaux, elles ne sont pas une vision claire ou une intuition profonde indiquant comment nous en sortir. La question à savoir si nous sommes capables de résoudre la crise géopolitique et écologique qui nous frappe de plein fouet est profondément philosophique, car ce qui mène à ce constat d'échéance –et qui alimente mon pessimisme– suppose que nous devons réfléchir de façon critique sur l'optimisme aveugle

---

<sup>2</sup> Amin MAALOUF, *Le naufrage des civilisations*, 17.

de nos idéaux. Peut-on se réfugier encore et encore dans des idéaux qui, en fin de compte, nous tuent?

Cela met cruellement en lumière ce cul-de-sac idéologique dans lequel nous nous retrouvons présentement : s'il est vrai qu'un idéal peut être trompeur, illusoire ou utopique, et qui plus est, une sorte de mensonge à soi-même, nous avons néanmoins besoin d'un idéal pour agir localement et globalement.

Pourtant, même si je conclus que je ne vois pas de solution, que mon idéal est irréalisable, et que, comme Dylan, *To understand you know too soon There is no sense in trying*, dois-je baisser les bras pour autant, devant l'inexorable? Peut-être s'agit-il plutôt « de faire comme si » et donc accepter, d'une certaine façon, l'optimisme de se mentir à soi-même? Quand Camus se bute au tragique de l'absurde, il lui répond par la révolte. Il lui dit non, mais un non qui contient un oui.

Qu'est-ce qu'un homme révolté ? Un homme qui dit non. Mais s'il refuse, il ne renonce pas : c'est aussi un homme qui dit oui, dès son premier mouvement.  
[...] Dans l'épreuve quotidienne qui est la nôtre, la révolte joue le même rôle que le *cogito* dans l'ordre de la pensée : elle est la première évidence. Mais cette évidence tire l'individu de sa solitude. Elle est un lien commun qui fonde sur tous les hommes la première valeur. Je me révolte, donc nous sommes.<sup>3</sup>

L'individu qui se révolte refuse de laisser la réalité le soumettre – oui je suis libre! – tout en sachant que la réalité aura toujours le dernier mot – mais tragiquement non! Il est parfaitement conscient qu'agir pourrait être dérisoire mais refuse de ne pas agir, que l'idéal est illusoire, et peut-être même mensonger, mais nécessaire malgré toutes ses vicissitudes et ses contradictions. Dans la révolte, Camus nous dit que « l'individu n'est donc pas, à lui seul, cette valeur qu'il veut défendre. Il faut au moins tous les hommes pour la composer »<sup>4</sup>. Et tous les hommes, c'est l'humanité!

\*\*\*\*\*

## Conclusion

Est-ce que se mentir à soi-même ne serait pas devenu notre dernier refuge? Chacun y répondra à sa manière. Mais le fait est que nous ne pouvons plus nous permettre ces idéaux égoïstes et toxiques. Ni continuer de tolérer ces mensonges malveillants et ces « médiocres pouvoirs [qui] peuvent aujourd'hui tout détruire », comme l'a dit Camus.

Être pessimiste, dans le sens tragique que lui donnent Nietzsche et Camus, est avoir des yeux de lynx. Il faut voir que ce qui est tragique est que la vie est merveilleuse. Et que ce qui est scandaleux, c'est justement qu'on puisse nous acculer à un pessimisme pathétique, défaitiste, fataliste, qui renie la vie, lui est indifférent, la rend laide, la déteste, ou pire, la détruit. Le pessimisme tragique auquel je m'identifie ici doit nous mener au contraire à la

<sup>3</sup> Albert CAMUS, *L'Homme révolté*, 25.

<sup>4</sup> Albert CAMUS, *L'Homme révolté*, 31.

résistance plutôt qu'à la résignation, à l'indignation plutôt qu'à l'indifférence. Ne s'agit-il pas, en fin de compte, de défendre non seulement la dignité commune à tous les êtres humains mais encore la dignité fondamentale de toute vie sur la Terre?

**Je n'affirme pas qu'il n'y ait pas de solution, mais que je n'en vois pas. Et je ne sais pas vraiment s'il y a un réel refuge.** Malgré cela, la phrase de Margareth ATWOOD, tirée de son roman dystopique *The Handmaid's Tale*, me revient constamment en tête : « *Nolite te Salopardes Exterminatur* ». Ne laisse pas ces salopards t'exterminer!